

RADIEUSE

OPÉRA d'ESPACE



*Éprise d'astronomie et de sciences physiques, **Cyrielle Gulacsy**, 28 ans, représente l'impensé de la lumière au travers de peintures séduisantes, vibrantes et colorées qu'elle montrera lors de sa première exposition personnelle à Paris. Convaincant.*

Propos recueillis par **THOMAS LÉVY-LASNE**

↖
VisibleLight, CS009 (composante spectrale), 2021,
acrylique sur toile

↗
Andromeda C01, 2021, acrylique sur toile (détail)

↙
Andromeda Continuum-subtracted-H-Alpha, 2019-2020,
encre de chine sur papier (détail)

CitizenK International : Vous avez eu un parcours singulier avant de devenir artiste aujourd'hui.

Cyrielle Gulacsy : J'ai toujours dessiné, mais n'étant pas issue d'un milieu artistique, quand la question de faire une école d'art s'est posée, j'ai suivi la voie "raisonnable" du graphisme. J'ai ensuite travaillé comme directrice artistique mais, après huit mois, je ne me sentais plus en accord avec l'industrie publicitaire. J'ai tout arrêté du jour au lendemain pour organiser une première exposition de dessins que je faisais en parallèle et j'ai persévéré depuis.

Comment vous est venu votre intérêt pour l'astronomie ?

C'est venu petit à petit. Le dessin et la peinture étaient omniprésents depuis toujours. Une fois libérée de mes études, je me suis plongée dans l'astrophysique de manière assez extrême, excessive. Ce qui a profondément modifié mon regard sur le monde. Tout s'est ensuite décanté à partir de ces deux enjeux personnels de manière intuitive. C'est l'intérêt pour mon sujet qui m'a poussée à montrer mes œuvres.

Ce sujet, ce serait la lumière ?

La lumière fait partie d'un sujet plus vaste qui est la dimension invisible du réel. La lumière est ce qu'il y a de plus proche de nous. C'est elle qui nous lie au monde extérieur, proche ou lointain. C'était donc une façon de commencer par le commencement : montrer le versant invisible de ce qui rend le monde visible. La science bénéficie des mathématiques pour décrire le monde, mais quand il s'agit de traduire ces mathématiques par des mots, le langage échoue presque toujours. L'art ●●●



... peut donner à voir, à sentir l'intuition d'un concept, sans avoir à le décrire. Ce n'est pas de la pédagogie.

Il y a pourtant une différence de nature entre la lumière céleste et celle produite sur un tableau ?

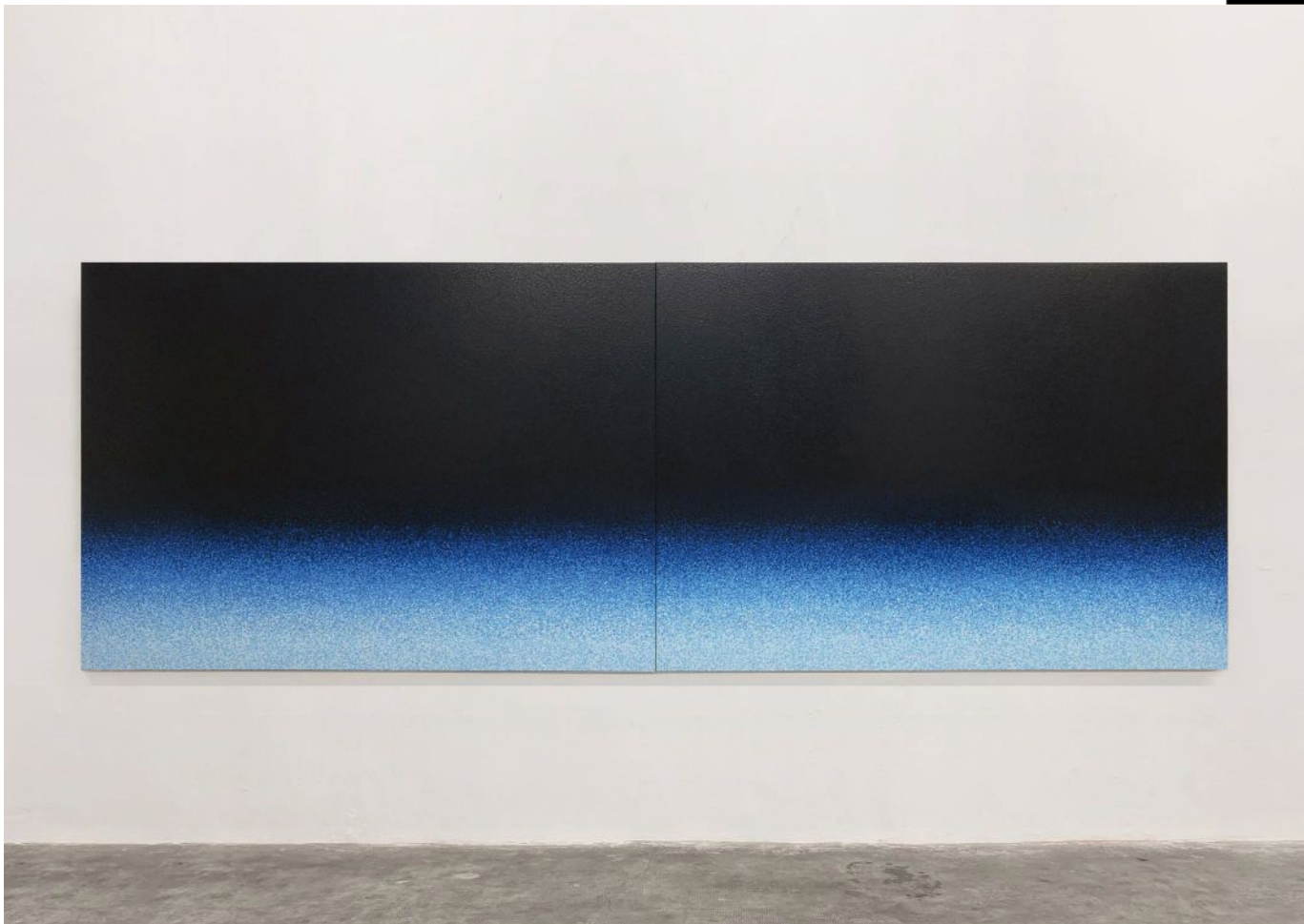
Oui et non. D'un côté, je triche un peu dans mes tableaux. En peinture, on parle normalement de "synthèse soustractive". Si on mélange toutes les couleurs, ça donne du noir. Or, dans mes peintures, je décompose la lumière blanche sur la toile de manière à ce qu'il y ait le plus de couleurs possible. Parfois, les couleurs pâles mélangées donnent faussement du blanc, c'est ce qui s'apparente à la "synthèse additive". Je ne cherche pas à reproduire une impression de la lumière réelle, mais plutôt à représenter la lumière telle qu'on ne pourra jamais la voir, telle que la physique la décrit. Mais finalement, c'est toujours la lumière émise par notre étoile qui rebondit sur la toile et nous permet de voir l'effet créé par la peinture, les pigments et la matière. Il faut toujours que le dégradé reste naturel. Je peux utiliser l'arête anticrépusculaire comme modèle par exemple, ce

JE CHERCHE À REPRÉSENTER LA LUMIÈRE TELLE QU'ON NE POURRA JAMAIS LA VOIR, TELLE QUE LA PHYSIQUE LA DÉCRIT

Visible Light, D009, 2021, acrylique sur toile (détail) ↖

Visible Light, D008, 2021, acrylique sur toile (détail) ↗

0,01_0,02, 2021, acrylique sur toile ↘



qu'il se passe dans un ciel à l'opposé d'un coucher de soleil. J'aime beaucoup également les bleus denses et rétro-éclairés du crépuscule, peu de temps après le coucher du soleil, quand la chaleur remonte du sol et réchauffe le bleu.

Vous représentez également l'espace dans des dessins pointillistes.

Dans les séries de dessins sur l'espace, l'échelle est différente. Chaque point n'est plus une particule, mais un corps céleste. Je suis moins intéressée par la composition de la matière que par des notions plus abstraites telles que le temps, l'espace ou l'idée de quantité astronomique. Quand on regarde une image du tout nouveau télescope spatial James-Webb par exemple, on pourrait se dire qu'il y a deux ou dix milliards d'étoiles sur la photo, la sensation reste la même, et la quantité est ineffable, complètement abstraite. Mais face à une œuvre réalisée à la main, point par point, étoile par étoile, on se rapproche de l'idée de cette quantité. Cela passe par une forme d'empathie de la part du regardeur ou, du moins, par une identification au geste. Même si ces dessins ne sont pas

issus d'un document scientifique, mais hasardeux, j'aime l'idée que cette disposition d'étoiles existe quelque part, d'un certain point de vue en dehors de la Terre. C'est forcément possible.

Que ce soit pour représenter la vibration de la lumière ou le fourmillement des étoiles, vous avez un engagement physique patient, presque performatif. Pourquoi est-ce nécessaire ?

Je vise à représenter le grand par la multiplicité du petit. Passer des mois à faire des points sur une toile peut avoir l'air d'une performance d'un point de vue extérieur, mais c'est surtout un moyen d'arriver au résultat recherché. J'aime cette forme d'engagement dans le geste et le temps. Je ne sais pas combien de temps cela va prendre, je n'y pense pas, je suis concentrée sur le mouvement présent, et soudain c'est terminé. Je n'ai pas d'assistant, j'ai une impression de facilité, mais la qualité du rond, sa densité en matière, c'est un geste très précis. Mon rythme idéal, c'est six mois de recherches pour quatre mois de production. En général, c'est non-stop à partir du moment où je m'y mets, de 10 à 22 heures ●

EXPOSITION
RERUN NATURE, galerie Anne-Sarah Bénichou
à Paris, jusqu'au 29 octobre 2022